

LUMIÈRE 2016 LE JOURNAL #06

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 13 OCTOBRE

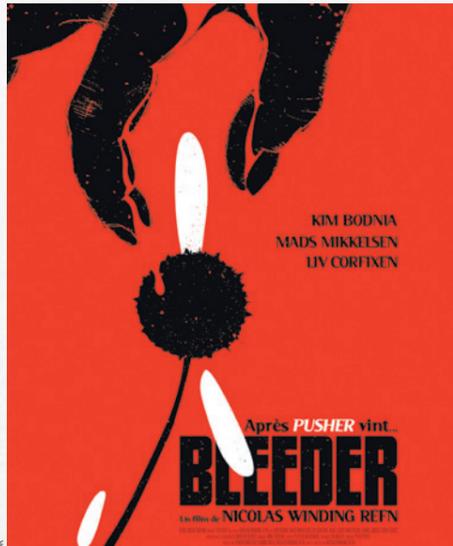


Sympathy for Mr. PARK CHAN-WOOK



Tarantino, le retour

« Ne vous demandez pas si les films sont bons ou mauvais » a conseillé le cinéaste au public de Lumière. Car « des films qui ne vous sembleront pas réussis, peuvent se révéler fascinants ». **PAGE 02**



Bleeder

Le réalisateur de *Drive*, Nicolas Winding Refn, a présenté son deuxième film, inédit en France. **PAGE 02**

Sous la légende, l'homme (exquis)

L'écrivain américain Jim Harrison est mort en faisant les trois choses qu'il aimait le plus : « fumer, boire et écrire ». **PAGE 03**

Un chef à Lumière

Grégory Cuilleron met l'eau à la bouche des festivaliers avec sa cuisine de bistrot revisitée. **PAGE 04**

L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur Le trio Westmore, Chapman, Browning. **PAGE 04**

Dans l'univers de Park Chan-wook

Des pieds nus dans la neige par une nuit silencieuse et suspendue, c'est l'une des images emblématiques et marques de fabrique du cinéma très particulier du cinéaste coréen Park Chan-wook, à découvrir ou à revoir à Lumière. Ou, quand le festival prend le spectateur pour l'emmener, sans lâcher sa main, vivre une expérience visuelle pas comme les autres.

Park Chan-wook c'est un étudiant en philosophie qui a choisi de livrer ses visions stupéfiantes sans les filtrer, au cinéma. En dix longs-métrages, le réalisateur est devenu l'un des artistes les plus importants et des plus marquants de son pays, mais également du cinéma mondial. Car la vie, la société dite civilisée, vues par ses yeux, ne ressemblent à aucune autre chimère. Avant tout, le cinéma du Sud coréen né en 1963, ce sont des personnages, des innocents mis dans des états pas possible et qui se mettent mécaniquement à se venger, à vous poursuivre de façon obsessionnelle, épuisante, presque comique, avec, mais oui (!), une pointe de tragédie mêlée. Park Chan-wook pratique l'absurde, le grotesque là où il y a souvent de la gravité. Dans un plan graphique de *Lady Vengeance* (2005) une série de parents d'élèves enrubbannés de plastique, couteaux à la main attendent sur le banc de l'école de pouvoir, chacun son tour, aller torturer l'homme qui a assassiné leurs enfants. L'attente paraît simple, commune même, comme pour une rencontre banale parents-professeurs, et pourtant... Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas pour crâner, ni par pur amusement gratuit et vain que Park

La vie, la société dite civilisée, vues par ses yeux, ne ressemblent à aucune autre chimère.

Chan-wook livre de telles visions, mais pour pratiquer une sorte de distance, un appel esthétique à la réflexion, une réflexion sur les actes que nous effectuons sans y penser assez et qui provoquent le plus grand désordre, voire des mutations en chacun d'entre nous. Ainsi par un cinéma splendide, coloré, inventif, libéré, divertissant, Park Chan-wook met sans ennui et toujours par la surprise la plus folle, le spectateur devant ses propres manques, sans le culpabiliser, uniquement par solidarité, car, après tout, le cinéaste se considère sans doute comme ses personnages : vulnérable mais déterminé. Des hommes en pleine fleur de l'âge, admirablement et vigoureusement incarnés par les acteurs Choi Min-sik ou Song Kang-ho, se transforment ainsi en vampires (*Thirst, ceci est mon sang*, 2009), ou en version moderne du *Comte de Monte-Cristo*, avalant cru un poule encore vivant dont les tentacules n'en finissent pas de résister à sa bouche, (*Old Boy*, 2003). Des femmes préfèrent devenir des robots (*Je suis un cyborg*, 2006) ou des jeunes filles apprennent à devenir de jolis serpents pour mieux s'en sortir dans un monde machiste (*Mademoiselle*, 2016, sortie en France le 2 novembre). Un cinéma de genre dans ce qu'il a de plus admirablement cinglé. [Virginie Apiau]

DEMANDEZ LE PROGRAMME :

NUIT PARK CHAN-WOOK

JSA - Joint Security Area

Suivi de **Sympathy for Mr. Vengeance**

Suivi de **Old Boy**

Suivi de **Lady Vengeance**

↳ Institut Lumière, vendredi à 22h

Sympathy for Mr. Vengeance

↳ Cinéma Le Scénario à 20h30

en présence de Hippolyte Girardot

Old Boy

↳ CNP Terreaux à 21h15

↳ Pathé Bellecour, vendredi à 16h

Lady Vengeance

↳ Cinéma Comœdia, vendredi à 21h45

↳ CNP Bellecour, dimanche à 17h

en présence de Park Chan-wook

Mademoiselle

↳ Cinéma Comœdia, samedi à 20h45

en présence de Park Chan-wook

MASTER CLASS

↳ Comédie Odéon à 15h

En vente à la librairie du Village
Oldboy Soundtrack Coming to Vinyl
Produit par Nicolas Winding Refn



INÉDIT



Nicolas Winding Refn : un retour remarqué à Lumière

Une avant-première mondiale, un cinéaste « qui a imposé son style et a atteint le sommet du cinéma international ». De quoi appâter n'importe quel cinéophile. La projection de *Bleeder* de Nicolas Winding Refn avait tout pour attirer les foules : d'abord parce que ce film datant de 1999 n'est jamais sorti en France, mais aussi parce que le réalisateur de *Drive* a fait le déplacement pour l'occasion hier soir au cinéma Comœdia. Devant une salle comble, le cinéaste danois s'est confié sur la genèse de ce deuxième film qui a marqué un tournant dans son processus de création : « Après *Pusher*, j'étais un peu confus, j'ai vraiment réalisé après, que je n'étais pas intéressé par les films, mais plutôt par ce qu'ils n'étaient pas. Avec *Bleeder*, j'ai vraiment voulu saisir l'ADN d'un film et le transformer ». Et même s'il n'aime pas parler du passé et voir ses films, Nicolas Winding Refn a tout de même livré quelques anecdotes, avant d'inviter les festivaliers à lui poser quelques questions : « lorsque ma mère a vu *Drive* au festival de Cannes, elle m'a dit : c'est drôle, j'ai l'impression de revoir *Bleeder* ! Ces films sont très différents, mais la démarche est similaire, ils parlent de sexe et de violence. Dans *Bleeder*, l'amour et la violence sont des états fixes, c'est le spectateur qui bouge. En fait, ce que l'on trouve dans *Drive* est né avec *Bleeder* ». Et même si le cinéaste s'excuse auprès des festivaliers pour le look, très années 90 des personnages, les spectateurs sont impatients de découvrir le deuxième film de ce réalisateur qui s'est imposé sur la scène mondiale en quelques années. Nicolas Winding Refn continue de tracer sa route, les cinéophiles le suivront toujours. [Laura Lépine]

« Dans Bleeder, l'amour et la violence sont des états fixes, c'est le spectateur qui bouge. »

Bleeder Institut Lumière à 19h | Cinéma Opéra à 21h
En présence de Nicolas Winding Refn

Tarantino's memories

Tout de noir vêtu, il a été ovationné par un public conquis d'avance, debout, à l'Auditorium de Lyon. Il s'est lancé dans une passionnante master class de deux heures, mêlant références et souvenirs d'enfance, avec un enthousiasme communicatif, une précision maniaque et une générosité sans bornes. Et son inimitable débit de mitraillette... sans jamais semer sa valeureuse traductrice, Massoumeh Lahidji.

Cinéophile compulsif, Quentin Tarantino a poussé la passion jusqu'à s'acheter sa propre salle de cinéma, le New Beverley à Los Angeles. Il y passe les films qu'il aime, les siens et ce mois-ci, exclusivement des films d'horreur, en l'honneur de Halloween. « Depuis des années, je collectionne des copies 16 et 35 mm, et je savais que je ne m'en tiendrais pas aux projections pour les amis. Cette salle, qui existait depuis 1978 était en souffrance, j'ai commencé à la soutenir financièrement, et à la mort du patron, je l'ai reprise ». De même, Quentin Tarantino soutient aussi financièrement « un vidéo club, un vrai vidéo club » de Los Angeles, « parce que s'il disparaissait ma vie serait moins drôle ». Il y fait la programmation et anime même des soirées, projetant des films de sa collection personnelle et des copies en 35 mm qu'il reçoit d'archives du monde entier.

Sa sélection de 14 films sortis en 1970, programmée à Lumière, est celle d'un vrai cinémaniac : elle comporte même un titre, *La dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil* d'Anatole Litvak, que Bertrand Tavernier « n'avait jamais vu, et il n'y en a pas beaucoup », souligne Thierry Frémaux, « Teri » comme le nomme le réalisateur américain. Son intérêt pour l'année 1970 est né de la lecture du livre de Mark Harris *Pictures of a revolution*. La thèse du livre est que l'année 1967 a vu apparaître le « *Nouvel Hollywood* ». « Ce qu'il prouve brillamment c'est qu'à la fin 1967 le *Nouvel Hollywood* avait déjà vaincu, sans le savoir, et le *vieil Hollywood* avait déjà perdu, sans le savoir ». Puis les choses se sont accélérées et en 1970 il n'y avait déjà plus que le *Nouvel Hollywood*. « Je voulais pour ma part, identifier le moment où la révolution avait vaincu, et je me souviens très précisément des films que j'ai vus cette année-là, à l'âge de sept ans. C'est un paysage cinématographique très précis dans mon esprit ».

Le cinéaste a alors commencé à se documenter, à lire tous les livres disponibles et a acquis la certitude que 1970 était l'année où ce Nouvel Hollywood s'était installé. Ce *Nouvel Hollywood*, qui mettait sur la touche le public familial qui allait voir *La mélodie du bonheur*, resté à l'affiche pendant 5 ans, allait-il subsister ? Pourrait-il survivre commercialement ? Mais *Chinatown*, *Five easy pieces* et *M.A.S.H.* ont suivi, ce qui a permis l'apparition de films comme *French connection*, *L'Exorciste* ou encore *Ce plaisir qu'on dit charnel*. Mais pourquoi se limiter à Hollywood ? Ce cinéophile obsessionnel s'est alors mis à faire des recherches sur les évolutions des cinématographies mondiales pendant l'année 1970. En prenant l'année de leur sortie en Europe. « C'était un sujet très intéressant, qui m'a occupé ces 4 dernières années » a avoué Quentin Tarantino.

Va-t-il écrire un livre sur l'année 1970 ? faire un podcast en 4 épisodes ? tourner un documentaire ? « Peut-être. En tout cas ce travail, c'est à Lyon qu'il a commencé ». Il ne pouvait pas « s'en tenir à une liste des 10 ou 20 meilleurs films », il fallait aussi voir les films des réalisateurs « un peu largués » dans l'année 1970,



« Des films qui ne vous sembleront pas réussis, peuvent se révéler fascinants »

en surmontant la tentation de les juger, car les plus intéressants, et même fascinants, n'étaient pas forcément les meilleurs. Plus important que de dresser une liste de cinéophile, de critique de cinéma, son ambition pour ce projet est d'avoir une approche d'historien. Les 14 films projetés à Lyon ne sont pas forcément ses films préférés de 1970, mais ceux dont les copies en 35 mm étaient disponibles, et qui étaient les plus représentatifs de la production de cette année-là. « Dans cette sélection de longs métrages, il y a beaucoup de films intéressants. Ne vous demandez pas s'ils sont bons ou mauvais, parce que vous vous priveriez du plaisir de la découverte. Car des films qui ne vous sembleront pas réussis, peuvent se révéler fascinants », a demandé le cinéaste au public de Lumière. Dont acte. [Rebecca Frasquet]

Full monty

Dans sa sélection personnelle, Catherine Deneuve a choisi *Le fleuve sauvage* d'Elia Kazan (1960), drame politico-sentimental avec Montgomery Clift et Lee Remick. L'action se déroule dans les années 30 en plein New Deal. La construction d'un barrage sur la rivière Tennessee s'apprête à engloutir la propriété d'une vieille femme accrochée à sa terre (Jo van Fleet). Celle-ci refuse de quitter les lieux, alors la compagnie dépêche un ingénieur de Washington (Montgomery Clift) pour convaincre la récalcitrante de partir. Sur sa route, l'homme va tomber sous le charme d'une jeune veuve (Lee Remick). *Le fleuve sauvage* constitue une sorte d'apogée artistique pour Elia Kazan. C'est l'époque « *Couleur et grand écran* » - dit le critique Michel Ciment dans son *Kazan par Kazan* - amorcée cinq ans auparavant avec *A l'Est d'Eden*. Ce film longuement mûri par Kazan traduit à merveille la complexité d'une situation où attachement aux racines et désir de progrès s'entrechoquent. Au milieu des débats, les ébats entre l'agent du gouvernement et une jeune veuve cristallisent toutes les passions. Ce fleuve intranquille est surtout dominé par la puissance de l'acteur à la triste figure : Montgomery Clift. Quatre ans auparavant un terrible accident de la route survenu après une soirée arrosée chez Elizabeth Taylor a laissé des traces physiques et psychologiques. « *Les blessures et son lot de douleurs sont pour l'artiste la source essentielle de sa création.* » affirme Clift qui tournera bientôt *Les désaxés* pour John Huston avec une Marilyn qui en connaît aussi un rayon sur la question. A la base Kazan voulait Marlon Brando à la place de Clift. Deux pistes, deux ambiances. D'un côté, le parfait alliage entre un charisme de feu et une sensibilité propre à tous les débordements, de l'autre, un volcan de fêlures en fusion prêt à embraser une silhouette gracile. Dans *Le fleuve sauvage*, Clift tombe plusieurs fois à la renverse. Là où la petite communauté du Tennessee attendait un cowboy, elle voit débarquer ce jeune homme au regard doux. Le combat se jouera donc à mains nues et à cœur ouvert. Clift rend soudain le film plus sensible, plus complexe. Plus fragile aussi. Face à lui, Lee Remick passe son temps à le soutenir. Elle prend les devants d'une passion dont l'amant ne sait que faire. « *J'entends encore ses éclats de rire pathétiques, lorsqu'il était heureux ; il les ravalait presque aussitôt, écrit Elia Kazan dans son autobiographie Une vie (Grasset). Je savais que chaque matin il avait dû endurer l'humiliation de couvrir par endroits son cuir chevelu dégarni avec du maquillage noir (...)* En dépit de tout, je ressentais une grande tendresse pour lui. Ce n'était qu'un gamin. » A la fin du *Fleuve sauvage*, le gamin devenu homme, file vers sa destinée, emportant avec lui les mystères de son intimité. [Thomas Bauvez]

VOCATION

Gaspar en Live

Accueil de rock-star, ovation d'un public juvénile : à la Comédie Odéon, Gaspar Noé répondait aux questions de l'ami qui finance, produit et vend ses films, Vincent Maraval. Saluant la présence d'un des comédiens de *Enter the void*, Cyril Roy et du graphiste qui signe ses affiches, Laurent Lufroy - « *parce qu'on oublie les affichistes alors qu'il y a des films, comme Orange Mécanique, qui restent identifiés par leur affiche...* » - l'auteur d'*Irréversible* et de *Love* s'est livré. Extraits choisis.

Pourquoi je suis devenu cinéaste

Parce que j'étais davantage consommateur de films et de BD que d'autre chose ! J'aurais pu peindre, mais quand on a un père peintre, et très bon peintre, on ne cherche pas la concurrence. En plus, je n'ai jamais aimé les marchands de tableaux autour de mon père, c'est pour ça que j'en joue un dans *Love*, qui se prend un coup de bouteille sur la tête.

Je ne suis pas un provocateur

Mes films ressemblent à la vie. C'est curieux que *Love* soit interdit en Turquie, où *Irréversible* avait cartonné. On a donc le droit de représenter la violence faite aux femmes, mais il suffit qu'un couple fasse l'amour pour que le monde se mette en feu. Et pendant ce temps, la pornographie montre des choses qui ne ressemblent pas du tout à la sexualité des gens.

Oh, je vois beaucoup moins de films que Quentin Tarantino !

Aujourd'hui, j'aime les films de Michael Haneke, de Lars Von Trier, ceux de Todd Solondz me font pisser de rire, j'aime aussi les deux derniers Kechiche, les films de Cristian Mungiu, de Werner Herzog, d'Alain Cavalier. Et je trouve Jean-Paul Rouve formidable dans *Les Tuche 2* ! [Aurélien Ferenczi]



TIRADE

Gigot à la con !

« *Non mais je ne vais pas entendre des conneries toute ma vie ! Recevoir des leçons imbéciles jusqu'à la fin des temps ! Ecouter un écrivain qui n'écrit rien, un boxeur qui ne veut pas boxer, des bonnes femmes qui couchent avec n'importe quoi... Merde!... Et quand on sera partis, celui-là qui va rester avec sa danseuse qu'a une jambe mécanique ! Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? (...)* Je vous emmerde tous avec vos dimanches et votre gigot à la con, merde ! » C'est la désormais fameuse « tirade du gigot ».



A l'instar de « *Tu me fends le cœur* » ou encore « *Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ?* », elle est entrée dans notre patrimoine cinématographique. Pour toujours et à jamais. Avec cette différence que son auteur est, lui, bien vivant et follement acclamé au moment où Thierry Frémaux

l'invite à rejoindre la scène de la Comédie Odéon pour une master class aux côtés de Jean Ollé-Laprune en modérateur savant. Avec son élégance naturelle et sa façon de méditerranéen feutré, Jean-Loup Dabadie n'occulte aucune des questions auxquelles il répond avec chaleur, rigueur et clarté sans omettre d'y glisser quelques savoureuses anecdotes. Ainsi reprennent vie ses interlocuteurs devenus mythiques et présents sur les écrans du Festival, (Romy Schneider, Yves Montand, Michel Piccoli...), comme dans la salle, Guy Bedos, lui aussi chaleureusement ovationné. Qu'apprend-on au juste dans ce genre de rencontres ? Que, par exemple, derrière cette fameuse tirade du gigot qui semble érupter spontanément du gosier d'un Piccoli en surchauffe, il y a un script d'une précision folle où tout se joue à la virgule près ; intentions de directions des regards comprises. Savoir que derrière cette voix douce et ce sourire désarmant de gondolier chantant se cache un travailleur acharné à qui Paul Guimard, l'auteur du roman *Les Choses de la Vie*, peut demander chaque soir de vacances, de retour de ses virées paisibles en mer, « *Alors coco, on en est où ?* », ce qui ne l'empêchera pas de cosigner le scénario ! [Pierre Collier]

« *Alors coco, on en est où ?* »

HOMMAGES

Chantal Akerman, fille du monde



De partout ou d'ailleurs, Chantal Akerman, réalisatrice observatrice des autres et d'elle-même « est » un cinéma de toutes les textures, avec un point commun : la séduction par le documentaire. L'image du documentaire. Son bruit, aussi. D'est projeté à Lumière c'est un hommage précis, dansant, élégant, un voyage à travers l'est de l'Europe en 1993. On retrouve les rituels Akerman très émouvants, des silhouettes verts de gris, blafards mais qui dansent comme des dingues dans une salle de bal et les fameux profils de table de cuisine. Telle « *Jeanne Dielman, 23 quai du commerce, 1080 Bruxelles* » (1975, Delphine Seyrig en héroïne de fiction pour Akerman) qui fait des escalopes panées, attablée sagement. Ou cet homme de l'est, et *D'Est*, qui mange sans prêter attention à la caméra avec une tranquillité dantesque. La cuisine, comme chaque lieu choisi par Akerman, (ah les ascenseurs, leurs boutons graphiques ! Ah les fenêtres d'hôtel ouvertes !) sont des territoires où chaque action est importante. Embarquer avec Chantal Akerman est toujours un voyage sensible, intérieur, paradoxalement basé sur des paysages d'un graphisme infernal qui fait toute l'unicité de l'oeil de la cinéaste belge et sa surprise aussi. Akerman ce sont des scènes insoupçonnables et comme brisées mais si fortes. Jean-Pierre Cassel quasi nu, couché, implorant son amante jouée par Aurore Clément, de ne pas être trop érotique avec lui, comme une gêne dans *Les Rendez-vous d'Anna* (1978). Une vie au présent qu'il faut explorer dès maintenant. [Virginie Apiou]

● *D'Est* CNP Bellecour, 14h30 (en présence de Delphine Gleize, Olivia Bonamy, Aurore Clément, Nicola Mazzanti)
● Cinéma Opéra, vendredi à 14h30 (en présence de Stanislas Merhar, Nicola Mazzanti)

Sous la légende, l'homme (exquis)

Son nom indien signifie « *celui qui part dans des chemins longs et obscurs, dont on espère qu'il reviendra* ». Si son image est celle d'un épicurien à la carrure de grizzli, amateur de bonne chère, d'alcool et de femmes, Jim Harrison était infiniment plus que cela, ont raconté mercredi deux de ses amis, l'Américain Peter Lewis, venu de Seattle et le Français François Busnel, qui lui consacre un documentaire. Un « *fin lettré, connaisseur de littérature japonaise, chinoise, française, espagnole, américaine* ». Un amoureux de la France, « *devenue son refuge* », un pays où il avait fait avec Peter Lewis en 2007, un pèlerinage sur les tombes de ses poètes préférés. Le voyage l'avait mené de Paris aux contreforts de Collioure, où il voulait retrouver « *la dernière valse perdue* » d'Antonio Machado, le poète andalou républicain qui pour fuir l'Espagne franquiste, avait traversé les Pyrénées en 1939 avec sa mère malade, avant de mourir, quelques jours plus tard. Jim Harrison était aussi un poète qui « *écrivait avec une économie de mots, une capacité à aller à l'os impressionnante* », a rappelé François Busnel. Cet amoureux de John Keats, qui citait volontiers René Char - « *la lucidité est la blessure la plus proche du soleil* », Rimbaud ou Camus, estimait que « *l'obligation de l'écrivain est d'être vulnérable à chaque instant* ». Et il pensait, comme D.H. Lawrence, que « *la seule véritable aristocratie est celle de la conscience* ». « *Au-delà du mythe, de la surface, celle d'un homme qui dévorait tout, les femmes, la nourriture, l'alcool... Jim Harrison était un homme à l'innocence et aux joies enfantines, doux, généreux, incroyablement bon conteur, toujours ouvert aux rencontres, avec un étranger, un oiseau, un poème ou un chien* ». Retrouvé sans vie le 26 mars, étendu sur le sol de son cabanon, une cigarette entre les doigts, par Nancy « *sa cuisinière mexicaine d'origine Apache qu'il adorait* », il aura eu selon Peter Lewis, « *la mort parfaite, en faisant les trois choses qu'il aimait le plus : fumer, boire et écrire* ». [Rebecca Frasquet]



CINÉPHILE

Bevilacqua alta !

Cela se passe dans un de ces espaces mutants tout entiers orientés vers le troisième millénaire, moitié centre commercial / moitié centre culturel. Enfin, sachons mesure garder, disons qu'il y a aussi un complexe cinématographique, superbe au demeurant. Et qui déboule là-dedans, peu avant vingt heures, au titre d'invité surprise du ciné-club de Télérama ? Pour une surprise c'est une surprise, même si... Soudain le nabot viscontien à profil d'aigle et lunettes fumées entre en scène. Comme toujours il ne sort qu'à la nuit ; comme un gardien du temple, un receleur de trésors. Un jour que Fellini est à Paris et qu'il veut organiser une projection de *La Strada* en V.O sous-titrée, Langlois lui précise que la seule copie disponible dans la capitale est entre les mains de Daniel Bevilacqua, dit Christophe. Christophe ? Quoi le chanteur à minettes, l'homme d'*Aline et des Marionnettes* serait donc cinéphile ? Et oui, et pas qu'un peu ! C'est même un type qui, à l'époque, se la joue, lui aussi « *dragon veillant sur ses trésors* », le cul posé sur des dizaines de boîtes de bobines de super 8, 16 et 35 millimètres. Souvent, il organise chez lui des projections pour les amis, chérissant en irrémédiable fétichiste le déroulement du celluloid entre ses doigts gantés...



Voilà ce qu'il raconte ce soir sur la scène de l'UGC-Ciné-Cité Confluence, assis en tailleur sur fauteuil rouge. On apprend aussi que c'est durant les entractes du CINEVOG de Juvisy-sur-Orge qu'il entame sa carrière de chanteur de blues. A quatorze ans. D'un débit confidentiel et sur le mode « *Modianesque* », fait d'ellipses contrôlés et de sauts syntaxiques restés en suspens, il multiplie les coqs à l'âne et les anecdotes bravaches puis nous propose trois extraits de documentaires singuliers et poétiques à son image. Lutin lunaire, diffracteur de mélodies, pourvoyeur de sons, initiateur de cut-up farceurs. Rital parnassien hors norme à jamais qui a inscrit au programme de sa carte blanche, comme ses nuits, CAPE FEAR de J. Lee Thompson, 1962, avec Robert Mitchum et Gregory Peck. Christophe, si petit et si grand, BIGGER THAN LIFE ! Respect. [Pierre Collier]

AVANT-PREMIÈRE



Nicole Garcia présente son film *Mal de pierres* en avant-première ce soir à 20h30 à L'UGC Cité Confluence.

PORTRAIT



Un jour, une bénévoles

« Être dans les coulisses du festival, ça me plaît », dit Giulia, brune à la voix douce et aux ongles vernis de noir. « J'adore le cinéma. En les voyant dans les salles avec leur tee shirt rouge, je me suis dit : comment on fait pour être bénévoles ? ». Professeur de français au collège Les Allinges,

à Saint-Quentin-Fallavier, Giulia porte elle aussi fièrement le tee shirt rouge, chaque mercredi et week end de festival, depuis déjà quatre ans. Elle guide les spectateurs dans l'obscurité de la salle, puis s'adosse au mur et dévore le film. *Afraid to talk* d'Edward L. Cahn, qu'elle vient de voir, « C'était vraiment très fort. On voit que ça a été tourné avant la censure : il y a de la nudité, de la violence », dit-elle. Grande admiratrice des stars hollywoodiennes comme Rita Hayworth, Ava Gardner ou Elizabeth Taylor dont elle regardait les films enfant, avec sa mère, Giulia aime découvrir grâce à Lumière, des cinéastes femmes « complètement passées à la trappe, ce qui est incroyable ». Son moment préféré est celui où tous les bénévoles montent sur scène sous les applaudissements du public, lors de la clôture. « L'an dernier, Martin Scorsese était vraiment ému », se souvient-elle. Et sa plus belle séance fut celle, en 2013, où Quentin Tarantino s'est assis au milieu du public. « Il riait du film qu'il avait amené. Et nous, on riait de l'entendre rire ! ». [Rebecca Frasquet]

CHEF



Grégory Cuilleron

Aux commandes du restaurant du Village Lumière, le traiteur Serge Wagner a choisi cette année le chef lyonnais Grégory Cuilleron pour mettre l'eau à la bouche des festivaliers avec une cuisine de bistrot revisitée. Une invitation que ce cinéphile ne pouvait refuser !

Vous participez cette année pour la première fois au festival Lumière en tant que chef cuisinier. Comment est née cette collaboration ?

– En juin dernier, on m'a proposé de rejoindre l'équipe du restaurant. Le fait de composer des menus pour un festival est un véritable défi et cela m'a tout de suite intéressé. Et puis, l'Institut Lumière est une belle maison, au sens noble du terme, j'ai tout de suite été emballé par cette proposition !

Justement, en tant que Lyonnais, quel lien entretenez-vous avec le festival Lumière ?

– Je suis un passionné de cinéma donc c'est un événement qui m'a toujours attiré. Je suis venu plusieurs fois : j'ai assisté notamment à la remise du Prix Lumière à Miloš Forman en 2010, mais mon meilleur souvenir du festival reste la master class de Michel Legrand lors de l'édition 2014. D'abord parce que je suis un grand fan de ce compositeur et aussi parce qu'à l'issue de la rencontre il a joué *Les moulins de mon cœur* : c'était un moment magique !

« La master class de Michel Legrand a été un moment magique ! »

J'espère pouvoir assister à quelques séances cette année car je suis vraiment heureux que Catherine Deneuve reçoive le Prix Lumière, c'est une véritable icône, je l'adore !

Ville natale du cinéma et Cité de la gastronomie : Lyon était l'endroit idéal pour les satisfaire l'appétit des cinéphiles fins gourmets. Qu'avez-vous concocté pour affoler nos papilles ?

– Mon objectif était de proposer des plats un peu « canailles », ceux que l'on mange dans les bistrots, en me basant sur la cuisine traditionnelle lyonnaise. Il y aura, par exemple, une blanquette de veau avec des cornichons, recette de mon grand-père, des œufs en meurette à la bière et des choux de quenelle. Pour les amateurs de douceurs sucrées, nous proposons notamment un tiramisu aux petits-beurre et un gâteau lyonnais à la praline rose et à la poire pochée.

Cinéma et gastronomie ont toujours fait bon ménage. Vous qui êtes un amoureux du septième art, quels sont les films « culinaires » qui vous ont marqués ?

– Le premier serait *Le festin de Babette* de Gabriel Axel, c'est un film qui donne faim ! J'avais aussi adoré *Vatel* de Roland Joffé, avec une sacrée performance de Gérard Depardieu dans le rôle-titre. Et puis l'inoubliable *Soupe aux choux* : pendant des années, ce plat était un peu un fantasme pour moi. La première que j'en ai goûté une, c'était près de vingt ans après avoir vu le film et j'ai adoré ça ! [Laura Lépine]

TRIO

L'esprit d'équipe

Un film est une œuvre collective. Gros plan sur quelques beaux duos de créateurs, dont le travail est à admirer au festival.



Qui dit star dit maquillage. Une vedette ne sort pas sans son make-up, a fortiori quand il s'agit d'une étrange créature : un homme-poisson amphibie, extrémités palmées, corps couvert d'écaillies. Une bizarrerie de l'évolution, un bug oublié au fond d'un lac noir, lui-même caché au fin fond de l'Amazonie.

Le « Gill-man », comme l'appellent les anglophones, est un monstre tardif (1954) du bestiaire Universal. Jack Pierce, l'inventeur du maquillage de *Frankenstein*, a été poussé dehors, remplacé au studio par plus jeune - et plus souriant, dit-on : Bud Westmore. C'est ce dernier qui peaufine le look de notre ami préhistorique.

Ici, le maquillage tient lieu d'unique effet spécial ou presque : de fait, la bête est réussie. Effrayante sans doute, mais touchante aussi, avec ses grands yeux, ses ouïes frémissantes. Elle semble implorer silencieusement : faites-de moi un homme ou un poisson, ne me laissez pas dans cet entre-deux.

Ils sont trois dans notre « belle équipe » du jour : c'est Ben Chapman qui a le mauvais rôle. Celui d'incarner les scènes sur la terre ferme : la créature y est pataude. Couvert d'écaillies, Chapman souffre. Impossible de s'asseoir et il faut l'arroser sans cesse pour éviter qu'il ne s'étouffe. Ricou Browning incarne la créature sous l'eau : nageur émérite, le comédien multiplie les arabesques autour de la jolie Julia Adams, qui se baigne en toute innocence. La Bête lorgne la Belle...

Westmore, Chapman, Browning. Mais c'est plus compliqué que ça. Plus tard, on découvre que le maquilleur s'était attribué l'invention d'une dessinatrice de Disney, Millicent Patrick qui, la première, avait imaginé la bête. Quant à Chapman, il écarta toujours Browning des célébrations en l'honneur des monstres Universal. Pas cool. Parfois, les belles équipes sont un peu moins belles. Elles ressemblent à certaines familles : ensemble, mais contraints et forcés ! [Adrien Dufourquet]

CINÉ GOÛTER



Le Géant de fer fait fondre les petits Lyonnais

Un cartable de l'Olympique Lyonnais, des bonbets et des doudous : sur la ligne B du métro, on n'avait jamais vu autant de petits cinéphiles. A vélo, à pied ou via les transports en commun, tous les chemins menaient à la Halle Tony Garnier hier après-midi. En famille ou avec leur centre aéré, les gones sont venus nombreux à la séance jeune public du festival Lumière. Au programme : projection du film *Le géant de fer*, de Brad Bird, suivie d'un goûter. Parmi les premiers arrivés, Kaouthar Jabou et ses filles Lamis, 10 ans, Louna, 5 ans et Rania, 3 ans : « J'ai pris ma journée pour cette séance, ça fait tellement plaisir aux enfants de venir ici ». Fidèle de l'Institut Lumière, la petite famille a hâte de découvrir les aventures du jeune Hogarth et son ami le géant de fer : « J'ai adoré la bande-annonce ! », confirme Lamis. Fan du « Bon Gros Géant » de Steven Spielberg, Joseph Dugrand, 6 ans, paquet de bonbons à la main, assiste à sa première séance du festival Lumière. Quelques minutes avant la projection, les jeunes spectateurs ont échangé quelques mots et sourires avec Clarisse, 19 ans, hospitalisée à l'Institut d'Hématologie et d'Oncologie Pédiatrique (IHOP). Un moment de partage rendu possible grâce au robot de présence virtuelle « Beam ». Pour se mettre en jambes, les petits cinéphiles ont entonné l'incontournable « Libérée, délivrée », avant de découvrir la bande-annonce du film d'animation *Cigognes et compagnie*. De quoi oublier les devoirs « pour jeudi ». [Laura Lépine]

AU PROGRAMME VENDREDI



La Femme du boulanger de Marcel Pagnol
En présence de Laure Marsac
Comœdia, 10h45



Programme de courts métrages de Buster Keaton
Malec champion de tir suivi de *Malec chez les Indiens*
suivi de *Frigo Fregoli* suivi de *Frigo démantageur*
En présence de Laurent Gerra
Pathé Bellecour, 14h



Plus féroces que les mâles de Ralph Thomas
En présence de Jeremy Thomas
Institut Lumière, 16h30



Manon des sources de Claude Berri
En présence de Jean-Pierre Lavoignat
Pathé Bellecour, 18h45



Eve de Joseph L. Mankiewicz
En présence d'Antoine Sire
UGC Confluence, 20h30

PROGRAMME DU SOIR

NUITS LUMIÈRE

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

JEUDI 13 OCTOBRE
NUIT 7 :
MR APÉRITIVO
ET MR DAY



Plus d'informations sur Nuits Lumière
Entrée libre dans la limite des places disponibles



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été
Rédaction en chef : Rebecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org